

COMPLET

N° 85  
9 Février  
- 1923 -  
Abonnements  
France  
et Belgique  
1 an : 24 fr.  
6 mois : 12 fr.  
Étr. : 34 fr.

# Cinéa

3<sup>me</sup> ANNÉE  
UN franc  
Remboursé  
par notre  
BON  
GRATUIT

**LA PRODUCTION**

Paraissant tous les 2 Vendredis  
RÉDACTION et ADMINISTRATION :  
Publications François TEDESCO, 39, boul. Raspail (Tél.: Ségar 41-57)  
Londres : A.-F. ROSE, 4, Bleinheim Street. New Bond St. W. I.

**FRANÇAISE**



Mlle GENEVIÈVE FELIX  
dans le rôle de Diane de Méridor de *La Dame de Monsoreau*.

CL. AUBERT

## L'Effort d'une grande maison Française



M. LOUIS AUBERT

Avant la guerre la France était la principale pourvoyeuse de films et tous les pays du monde étaient tributaires de notre production. En 1914, metteurs en scène et artistes furent mobilisés, les studios furent fermés et les maisons d'édition durent, pour alimenter les salles, se tourner vers la production étrangère, principalement américaine. Il en fut ainsi jusqu'en 1918. Mais la fin de la guerre ne marqua pas malheureusement la fin de l'abstention française. L'élan était donné au film américain. Le film suédois prenait une place. Le film italien s'efforçait de garder la sienne. Et le film allemand pointait à l'horizon. Que restait-il pour nous ?

On connaît le marasme dans lequel se débat la production française depuis quatre ans. Pas de débouché assuré à l'étranger. Moins de 2.000 salles. Et la concurrence trop souvent « déloyale » du film étranger sur notre propre domaine !

Un homme cependant crut en la production française. Déjà en 1920, il la sauva en assurant l'existence — et quelle magnifique existence ! — à un chef-d'œuvre qui ne trouvait pas preneur. Il faut le dire bien haut. En achetant *L'Atlantide* et en l'éditant M. Louis Aubert fit une bonne action. Il est heureux pour lui et pour la moralité du commerce qu'il ait fait en même temps une bonne affaire.

*L'Atlantide* donna l'impulsion en réhabilitant le film français. Mais M. Louis Aubert trouva trop simple d'accorder sa confiance à une œuvre cinématographique déterminée. Il voulut encore synthétiser l'effort français. Et l'an dernier, il se mit courageusement à la tête du mouvement de rénovation que tous attendaient. Il avait commencé avec *Li-Hang le*

*cruel, Les Mains Flétries, Le Lys Rouge, La Montée vers l'Acropole.* Il continua avec *L'Assommoir* cependant qu'il mettait sur pied un formidable programme comprenant *Roger la Honte, La Dame de Monsoreau, Serge Panine, Le Roi de Paris, Les Hommes Nouveaux, La Bête Traquée.* Il éditait *Phroso*, la belle œuvre romanesque de Mercanton. Et cette année il va continuer avec *Simple Erreur*, de Gaston Dumestre et Maurice Chaillot, *Le Voile du Bonheur*, d'après le drame de M. G. Clémenceau par Violet, *Sarati le Terrible* et *Les Jardins de Murcie*, de Mercanton et Hervil.

Il faut connaître toutes les difficultés de la production et l'incertitude de la location actuelle pour apprécier à sa juste mesure un tel effort. On n'avait jamais jusqu'à présent aventuré autant de capitaux sur un programme de réalisations françaises. Le risque était réel et susceptible de ruiner la plus solide organisation commerciale. M. Louis Aubert courut sa chance — la chance

du film français — avec cette rude franchise et cette décision confiante qui prouvent son caractère. Et le succès vint couronner son œuvre.

L'exemple de M. Louis Aubert est encourageant pour l'avenir de notre production. Car il démontre péremptoirement que le film français est capable de gagner de l'argent dès qu'il est endigué et dirigé, dès qu'il est produit industriellement et commercialement selon une méthode éprouvée, dès qu'il est imposé par une action persuasive et constante.

Au cours des pages qui suivent nous essaierons de montrer dans le détail toute l'ampleur de la tâche énorme que s'est imposée l'actif administrateur des établissements Aubert, tâche qu'il a menée aujourd'hui à bien pour le plus grand profit et aussi pour l'honneur de l'édition française. En terminant cet article liminaire faisons le vœu qu'il ne s'arrête pas là et qu'il intensifie encore, si possible, son vaillant effort. Il trouvera pour le seconder et le suivre la masse des énergies nationales intéressées.

## LA DAME DE MONSOREAU



Le 27 décembre, au Gaumont-Palace, on présenta *La Dame de Monsoreau*. C'était le deuxième grand film, après *Roger la Honte*, du nouveau programme français de la maison Aubert. Ingénieuse et amusante, pittoresque et savoureuse, l'œuvre cinématographique fut accueillie avec enthousiasme.

si belles qualités de technicien et d'artiste.

MM. Delac et Vandal ont conté les débuts de *La Dame de Monsoreau* :

« Pendant trois mois, avant de tourner le premier mètre de film, écrivirent-ils, tout le Film d'Art a travaillé avec acharnement : maquettes

des détails qui entrent dans une reconstitution historique.

Deux grands décors essentiels devaient être entièrement édifiés d'après les documents de l'époque : d'abord le vieux Paris du XVI<sup>e</sup> siècle avec ses maisons à pignons, ses hôtels à tour d'angle et à mâchicoulis dont l'hôtel de Sens est le plus typique exemple.

On a pu apprécier, lors de la présentation, l'ingéniosité et la parfaite vraisemblance de ce décor où évoluent avec aisance des foules imposantes de figurants style Henri III.

Le second décor qui constitue un véritable travail archéologique est l'Abbaye de Sainte Geneviève telle qu'elle était au temps d'Henri III, c'est-à-dire avec toutes ses caractéristiques originelles intermédiaires entre le roman et le gothique.

Une des principales préoccupations des réalisateurs fut les costumes. Nous pourrions dire aussi que ce fut une des principales dépenses, aucune mode de l'histoire française n'ayant été si prodigue de bouillonnés, de broderies, de brocarts. Il convenait d'habiller Henri III de soies magnifiques. Ses favoris, autrement dit ses « mignons » pour employer le langage

de l'époque, le duc de Guise, le duc d'Anjou et Monsoreau n'avaient pas de moindres exigences.

Et Diane de Méridor, comme la duchesse de Montpensier et Mme de Saint-Luc, avaient une coquetterie fort compliquée et dispendieuse.

C'est à l'excellent peintre décorateur, H. G. Ibels, que fut dévolu le « département » des costumes, pour parler comme les Américains. Et cette partie de l'exécution nous restitua les plus subtils parfums du grand siècle de la Renaissance.

L'interprétation était d'une importance capitale.



L'idée de mettre à l'écran le célèbre roman d'Alexandre Dumas appartient à M. Louis Aubert. C'est lui qui en parla à MM. Delac et Vandal, les sympathiques directeurs du Film d'Art. L'œuvre avait été déjà « tournée » il y a une dizaine d'années, à l'Eclair, mais avec les moyens de fortune dont on disposait à cette époque. MM. Delac et Vandal acceptèrent la suggestion de M. Aubert.

Restait à trouver le metteur en scène. L'hésitation fut de courte durée et le choix se porta sur M. René Le Somptier qui, dans *La Montée vers l'Acropole* avait manifesté de

des décors, choix des sites extérieurs, création des accessoires de l'époque, selleries, voitures, etc., tout fut établi avec soin... Le choix des interprètes retint naturellement notre attention... Tous, Henri III, Bussy, les Mignons, laissaient croître barbe et moustache, tandis que Gorenflot poussait l'héroïque conscience jusqu'à sacrifier sa chevelure... »

Pour la reconstitution des décors on s'adressa à M. Delattre qui, aidé de M. Vandal, eut à faire revivre les milieux si caractéristiques du temps de la Ligue. Tâche immense et délicate si l'on songe à la multiplicité



"La Dame de Monsoreau"

Le choix de Diane de Méridor était particulièrement difficile. Il fallait trouver une artiste qui fut grande dame tout en gardant, selon le texte d'Alexandre Dumas, « ce premier éclat de la jeunesse et de la beauté qui donne son plus pur coloris à la fleur, son plus charmant velouté au fruit. »

Rôle délicat rendu plus malaisé encore par le costume à corselet, à vaste jupe bouillonnée et à large collerette de dentelle dont le port est tellement éloigné des élégances modernes. Mlle Geneviève Félix s'acquitta de sa tâche avec une scrupuleuse conscience et une bonne volonté charmante.

Trois autres artistes femmes, Mmes Gina Manès, dans le rôle de Mme de Saint-Luc; Madeleine Erickson, en Gertrude, et Madeleine Rodrigue en duchesse de Montpensier.

Du côté masculin il faut citer MM. Rolla Norman qui rendit toute la finesse de la figure

de Bussy, Jean d'Yd, un Chicot « fou du roi » plein d'une savoureuse sagesse; Raoul Praxy, Henri III magnifique et distant; Vina, un Monsoreau qui a la rudesse du

pas le plus bel éloge que l'on puisse lui adresser ?



"La Dame de Monsoreau"

grand veneur que nous dépeint Alexandre Dumas, Carjol, truculent et bedonnant à souhait dans le rôle du saint homme Gorenflot.

Citons encore MM. Deneubourg en baron de Méridor, Lagrange, un duc de Guise de grand style; Philippe Richard et Finaly, mués en ducs d'Anjou et de Mayenne; Pierre Almène, un de Saint-Luc, excellent épéiste dans son duel avec Monsoreau.

Il faudrait s'étendre longuement sur les multiples trouvailles de la mise en scène. René le Somptier, artiste de science et de goût, y confirma sa jeune maîtrise. Et son succès personnel fut des plus vifs.

La Dame de Monsoreau cinégraphique est digne de son modèle littéraire. N'est-ce



Mme RITA JOLIVET  
dans Roger la Honte.

La belle artiste, qui fut une Théodora merveilleusement plastique et décorative, apporta à l'interprétation du vieux drame populaire son intelligence de l'écran, ses dons d'émotion et de grâce sensible. Dans plusieurs scènes d'angoisse, elle fut pathétique et émouvante aux larmes. J. de Baroncelli, metteur en scène de *Roger la Honte*, ne pouvait espérer une plus attendrissante et une plus sincère interprète.



Mme SYLVIE et RÉGINE DUMIEN  
dans une scène pathétique de *Roger la Honte*.

On eut peu l'occasion d'admirer à l'écran le talent si intelligent, si sensible, si divers de Mme Sylvie. L'inoubliable interprète du *Canard Sauvage*, du *Vieil Heidelberg*, des *Corbeaux* s'est révélée dans *Roger la Honte* comme une de nos plus émouvantes artistes cinématographiques. Son jeu direct, profondément sincère et simple, élève et purifie le ton du drame. A côté d'elle la petite Régine Dumien, la fillette prodige de *Petit Ange*, déploie ses jolies qualités de spontanéité sentimentale et de grâce.



Une scène de *La Ruse* avec Donatien, réalisé par Violet.

## LA RUSE et LA FILLE DE LA CAMARGUE

Voici deux charmantes comédies sentimentales et dramatiques éditées par les Établissements Aubert. Elles exhalent toutes les deux une bonne odeur de terroir ; l'une est un hommage à la vieille Normandie, fine fleur de province française. L'autre a pour cadre la rude et poétique Camargue.

*La Ruse* a été extraite par M. André de Lorde, de la pièce de MM. Claude Rolland et Hersent. Mis en scène par E. Violet, le film fut unanimement loué pour ses qualités d'observation d'intérêt dramatique, d'interprétation. Nous y voyons un vieux bonhomme normand intraitable sur la question de l'honneur, finir par adopter une belle-fille qu'il n'avait pas rêvée pour son fils, grâce à une ruse que ce dernier imagine. La ruse classique qui consiste à introduire dans la place, sous un nom d'emprunt la jeune fille contestée et à laisser opérer son charme et la grâce irrésistible de son sourire.

Donatien est admirable dans le rôle du père Gerfaüt et la mise en scène de Violet est du meilleur cru normand.

La seconde comédie *La Fille de la Camargue* s'éclaire de la lumineuse et capiteuse beauté de Napierkowska. L'énigmatique et cruelle Antinéa de *L'Atlantide* revient ici à sa première attitude, plus conforme à son tempérament propre de douce bonté et de souriante tendresse. Elle est charmante en Arlésienne et son pur visage prend une symbolique expression de musique incorporé dans la lumière des vastes horizons camarguais.

Ce film, petit chef-d'œuvre de la comédie sentimentale, exalte toute la poésie pittoresque et harmonieuse de la Provence. Lyriquement et picturalement il paraît le meilleur de tous ceux qui furent inspirés par la Camargue. Il en est le plus attendrissant et le plus simple. Et Napierkowska y composa une des plus jolies figures de son imposante galerie de portraits cinématographiques.



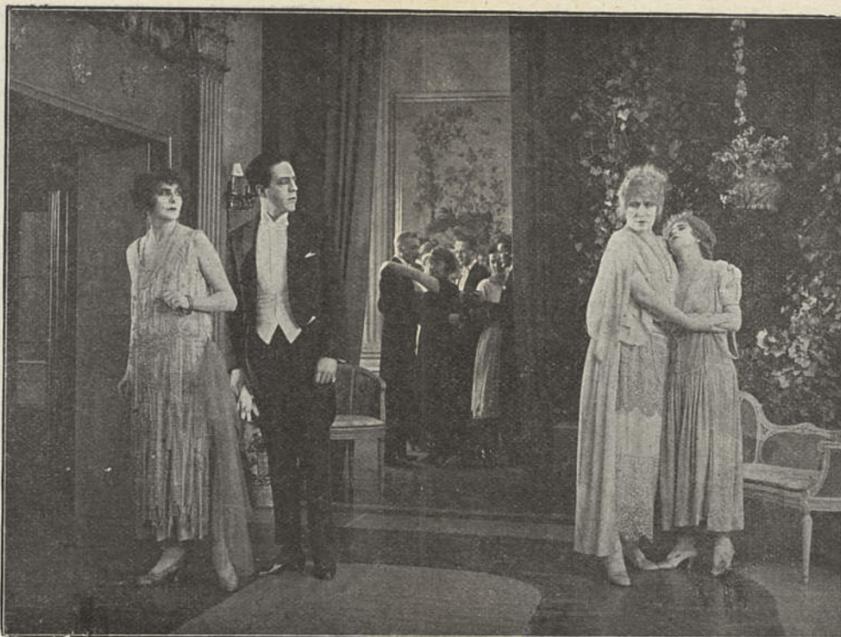
STACIA NAPIERKOWSKA dans *La Fille de la Camargue*.



Continuant la série de ses grands drames populaires inaugurée par *Roger la Honte* et *L'Assommoir*, M. Louis Aubert nous annonce la sortie prochaine de *Serge Panine*, comédie dramatique en cinq parties, d'après le roman de M. Georges Ohnet, présenté à l'Aubert-Palace le 10 octobre dernier.

C'est M. Maurice de Marsan qui eut l'idée de visualiser cette œuvre. Dans le domaine de la littérature populaire moderne, il n'est pas de romans plus accessibles et plus goûtés que ceux de M. Georges Ohnet. Et *Serge Panine* est bien caractéristique du genre. Il a le principal mérite de comporter un admirable rôle de femme, Mme Desvarenes, qui anime toute l'œuvre de sa haute vertu

laborieuse et de sa haute maternité. On connaît l'histoire de ce prince polonais Serge Panine qui réussit à s'introduire dans la riche famille Desvarenes. Mme Desvarenes a perdu son mari et est restée seule à la tête d'une grande entreprise de menuiserie. On l'appelle « la patronne » et son activité intelligente suffit à tout. Mariée à un humble boulanger et désespérant d'être mère, elle avait adopté un enfant, Pierre Delarue. Puis devenus riches, les époux Desvarenes avaient recueilli une petite orpheline, Jeanne de Cernay, que « la patronne » aime comme sa fille. Plus tard Mme Desvarenes eut une fille, Micheline. Elle associa ses deux enfants adoptifs dans le même amour. Pierre Delarue est devenu un ingé-



## SERGE PANINE

d'après le roman de Georges Ohnet

neur distingué et Mme Desvarenes songe à le marier avec sa fille Micheline. Mais Jeanne de Cernay fait la connaissance d'un prince polonais, Serge Panine, sans fortune mais ambitieux. Introduit dans la famille Desvarenes, le prince délaissant Jeanne s'éprend de Micheline qui lui semble un meilleur parti. Micheline de son côté s'est laissée prendre au piège de ce charme aristocratique qui se dégage de la personne du prince et réussit à obtenir de Pierre qu'il lui rendit sa parole. Sans force devant les larmes de sa fille Mme Desvarenes consent au mariage.

Dans le même temps le banquier Cayrol vient solliciter la main de Jeanne. Par dépit et cruellement blessée dans son orgueil, Jeanne acceptera. Et le double mariage aura lieu. Serge Panine obtient bientôt de sa femme un « pouvoir » qui lui donne la libre disposition de sa fortune. Il se met alors à jouer, dilapidant des sommes folles et menant un train de vie princier.

Le hasard d'une rencontre à Nice met les deux ménages en présence.

En revoyant le prince, Jeanne est reprise par son ancienne passion. Elle devient la maîtresse de Serge Panine. Celui-ci rentré à Paris se compromet dans des affaires louches où l'entraîne un certain Herzog... La catastrophe est imminente. Elle se produit quand Cayrol découvre l'infidélité de sa femme et que Mme Desvarenes reçoit de Micheline la confidence de son douloureux martyre. N'écoulant que son instinct maternel, « la patronne » s'érige en justicière. Elle abat le prince d'un coup de revolver, vengeant ainsi sa fille adorée et sauvant l'honneur de son nom.

M. Maurice de Marsan, adaptateur du roman d'Ohnet et M. Charles Maudru, metteur en scène, ont réuni une interprétation de premier ordre. Mme Suzanne Munte est, nous assure-t-on, une Mme Desvarenes singulièrement noble et émouvante. Elle touche aux larmes par ses attitudes de fierté et de maternelle abnégation. A ses côtés, Mlles Doria Keyser et Violette Jyl figurent Jeanne et Micheline, cependant que M. Albert de Kerjten prête au personnage de Serge Pa-



nine l'appui de son vigoureux et original talent subtilement romantisé.

Au lendemain de la présentation toute la presse corporative et quotidienne vanta les multiples mérites de cette œuvre attachante dont la mise en scène révélait de très délicates élégances et une réalisation photographique parfaite.

Quant aux réalisateurs, MM. Maurice de Marsan et Charles Maudru dont le grand public jugera prochainement le nouveau film, ils se sont imposés depuis longtemps à notre estime. Est-il besoin de rappeler parmi leur production passée, *Le Lys Rouge*, *L'Holocauste*, *L'Assommoir*? Ces films, malgré les très fortes locations qu'ils n'ont cessé de faire depuis leur apparition sont toujours au pro-

gramme de nos meilleures salles. *L'Assommoir*, entre autres, fut avec *L'Atlantide*, le plus gros succès commercial des Établissements Aubert, l'année dernière. Il fut aussi un des plus brillants résultats financiers de la production française.

Nul doute que *Serge Panine* ne confirme bientôt cette faveur du public à l'égard des deux sympathiques techniciens Maurice de Marsan et Charles Maudru.

Ajoutons que les mêmes auteurs mettent actuellement la dernière main à une autre œuvre célèbre de Georges Ohnet, *Le Roi de Paris*, qui sera très prochainement présentée par les Établissements Aubert et où nous reverrons Jean Dax, l'inoubliable Coupeau de *L'Assommoir*.





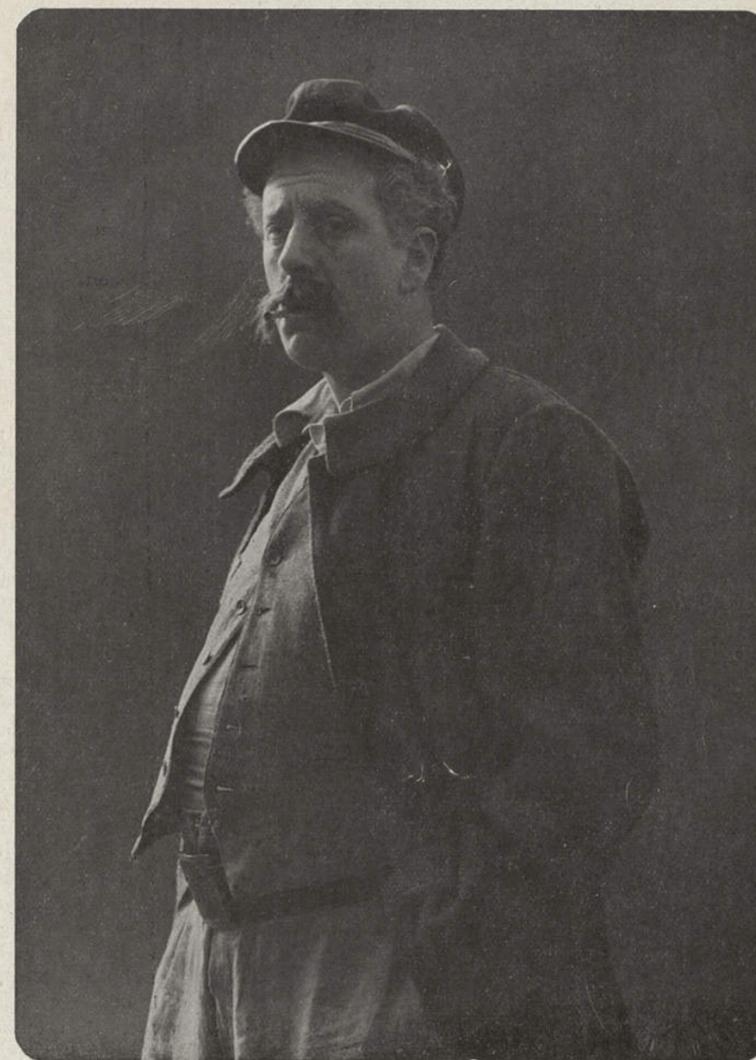
M. E. VIOLET

M. E. Violet est un de nos plus anciens metteurs en scène. Il y a plusieurs années que M. Louis Aubert reconnaissant ses hautes qualités de conscience et ses aptitudes de technicien fit appel à lui pour réaliser toute une série d'œuvres dramatiques : *Li-Hang le Cruel*, *Les Mains Flétries*, *L'Épingle Rouge*, *L'Auberge*, *La Ruse*, *Les Hommes nouveaux*.

M. E. Violet achève actuellement *Le Voile du Bonheur*, d'après le drame de M. Georges Clémenceau. La particularité de cette œuvre cinégraphique sera de voir toute une troupe chinoise évoluer dans des décors du plus pur style chinois.

Avec *Li-Hang le Cruel*, M. E. Violet s'était déjà essayé avec succès aux mœurs et coutumes du Céleste Empire. Mais *Le Voile du Bonheur* lui donnera l'occasion, grâce à un drame très puissamment symbolisé, de mettre à profit les connaissances approfondies qu'il a pu acquérir par la suite, des manières de vivre chinoises.

« Le Film de Clémenceau », comme on dit en Amérique, où il est déjà annoncé à grand renfort de réclame, sera accompagné d'une importante partition musicale de M. Charles Pons qui composa sur *Le Voile du Bonheur* un drame lyrique fort bien accueilli à l'Opéra-Comique. La musique de M. Pons s'adaptera exactement au film selon les méthodes synchroniques aujourd'hui en usage.



M. Jean DAX

dans le rôle de « Coupeau » de *L'Assommoir*.

C'est *L'Assommoir* qui a consacré le talent cinégraphique de Jean Dax. Cependant, avant d'être choisi par MM. de Marsan et Maudru pour interpréter le rôle de « Coupeau » dans l'œuvre d'Emile Zola, Jean Dax, artiste célèbre au théâtre, s'était fait apprécier dans bon nombre de films : *La Rafale*, *Le Lys Rouge*, *Près des Cimes*, *La Nuit de la Saint-Jean*, *Le Lys du Mont Saint-Michel*, *Humanité*, pour citer les plus récents.

Dans *L'Assommoir*, Jean Dax réalisa un « Coupeau » admirablement nature et qui avait vraiment l'odeur du peuple. La grande scène finale du « delirium tremens » fut réalisée par lui avec une puissance réaliste extraordinaire dont il n'y avait sans doute pas eu d'équivalent au cinéma.

Prochainement, Jean Dax reparaitra dans *Le Roi de Paris* adapté du roman de Georges Ohnet par Maurice de Marsan et mis en scène par Charles Maudru, le nouveau grand film populaire que sortira prochainement la maison Aubert.



MM. HENRI DUVAL, MICHEL CARRÉ, PAUL AMIOT  
et Mlle FRANCE DHÉLIA



## LA BÊTE TRAQUÉE

Un beau film, bien pensé, bien découpé, bien réalisé. M. René Le Somptier le tira, en collaboration avec M. Michel Carré d'un roman du comte Adrien Chabot, *Marielle Thibaut*, qui eut son heure de célébrité sous le second Empire.

Présentée tout récemment avec un vif succès par les Etablissements Aubert, *La Bête Traquée* sortira en public le 9 mars. Peut-être ne jugera-t-on pas inutile d'en rappeler ici le sujet :

Dans un pays de forêts et de chasses, un homme, Firmin Grateret, braconnier invétéré, est traqué, comme une « bête », comme le sanglier que poursuit la meute acharnée, dans les fourrés et les hauts taillis du comte de Boisrabault, par le garde, père de Marielle.

Marielle, que protège la comtesse, troublée par la lecture des livres anciens qui remplissent la bibliothèque du château, s'est donnée la tâche, belle mais ingrate, de relever Firmin Grateret et d'en faire un honnête homme.

A ce jeu dangereux son cœur s'est pris. Firmin entrevoit un rêve d'avenir, et feint un amour, qui n'est qu'un désir vulgaire.

Marielle est heureuse et fière.

Elle refuse, sans donner de raison, d'accorder sa main à un brave garçon qui l'aime, le piqueur Aubertel, dit « la Brisée », espérant un jour pouvoir avouer hautement son amour pour Firmin.

Mais une nuit son père est tué. On retrouve son cadavre, dans un fourré, le front troué d'une balle. Or, tout le monde semble accuser Firmin, et Marielle ne peut avouer qu'il a passé la nuit dans sa chambre. Effroyablement angoissée, en présence de Firmin et d'Aubertel, elle promet d'épouser celui des deux hommes qui découvrira l'assassin de son père.

Firmin, oublieux de ses promesses, s'est remis à boire et à courir les cabarets. Annette, la fille de Rabier, qui aime Firmin, n'a pas craint de déclarer que c'est auprès d'elle que Firmin a passé la nuit du crime, créant ainsi un alibi au jeune homme,

qui ne peut rien dire puisque Marielle se tait.

Mais Aubertel devine que tout le monde ment et, fort de la promesse faite par Marielle, il feint de se débaucher et de faire cause commune avec les braconniers.

Ce plan réussit ; Firmin qu'il ne quitte plus, en fait son confident et, un soir que le braconnier n'a plus sa raison, il le mène sur le lieu du crime et l'effroyable aveu éclate.

C'est Firmin qui a tué Thibaut après une lutte terrible.

Aubertel court chez Thibaut, par une nuit d'orage et de pluie torrentielle, et raconte tout au comte et à la femme du garde.

Marielle a tout entendu. Folle de désespoir, de colère et de dégoût, elle court chez Firmin qui, pareil à la bête aux abois, fait tête, et pris d'un désir de brute veut abuser d'elle.

Mais il tombe et se blesse mortellement sur les débris de son lit brisé.

Le comte et Aubertel qui surviennent trouvent Marielle, presque privée de raison, hébétée devant le cadavre du misérable qu'elle aimait.

Mais le temps, qui efface tout, guérit les plus profondes blessures. Elle épousera un jour Aubertel.

Ce beau drame de mœurs paysannes est relevé par quelques scènes de la plus aristocratique élégance. M. Le Somptier a été assez heureux de tourner une grande chasse à courre organisée par Mme la duchesse d'Uzès. Ce n'est pas un des moindres attraits de son œuvre.

*La Bête Traquée* est supérieurement interprétée par Mme France Dhélia, la jolie princesse de *La Sultane de l'Amour*, par M. Van Daële, qui est sans doute notre plus profond et plus intuitif interprète de l'écran français et dont nous regrettons les trop longues abstentions, MM. Henri Duval, Michel Carré, Paul Amiot et Carjol.

Il serait injuste d'oublier dans le succès de *La Bête Traquée* M. Amédée Morin, opérateur dont la photo touche à l'art et qui a réussi en particulier dans ce film des effets de lumière impressionnants.



Mlle FRANCE DHÉLIA et M. VAN DAËLE.





« Sans doute, il est trop tard pour parler encor d'elle. »

C'est cependant le plus beau fleuron de la couronne de la maison Aubert et, pourrait-on dire, de la couronne de la production française. Et s'il est vrai que vingt mois comptent dans la vie d'un film, ce petit couple d'années semble affecter bien peu l'éternelle jeunesse et l'ardente beauté de *L'Atlantide*.

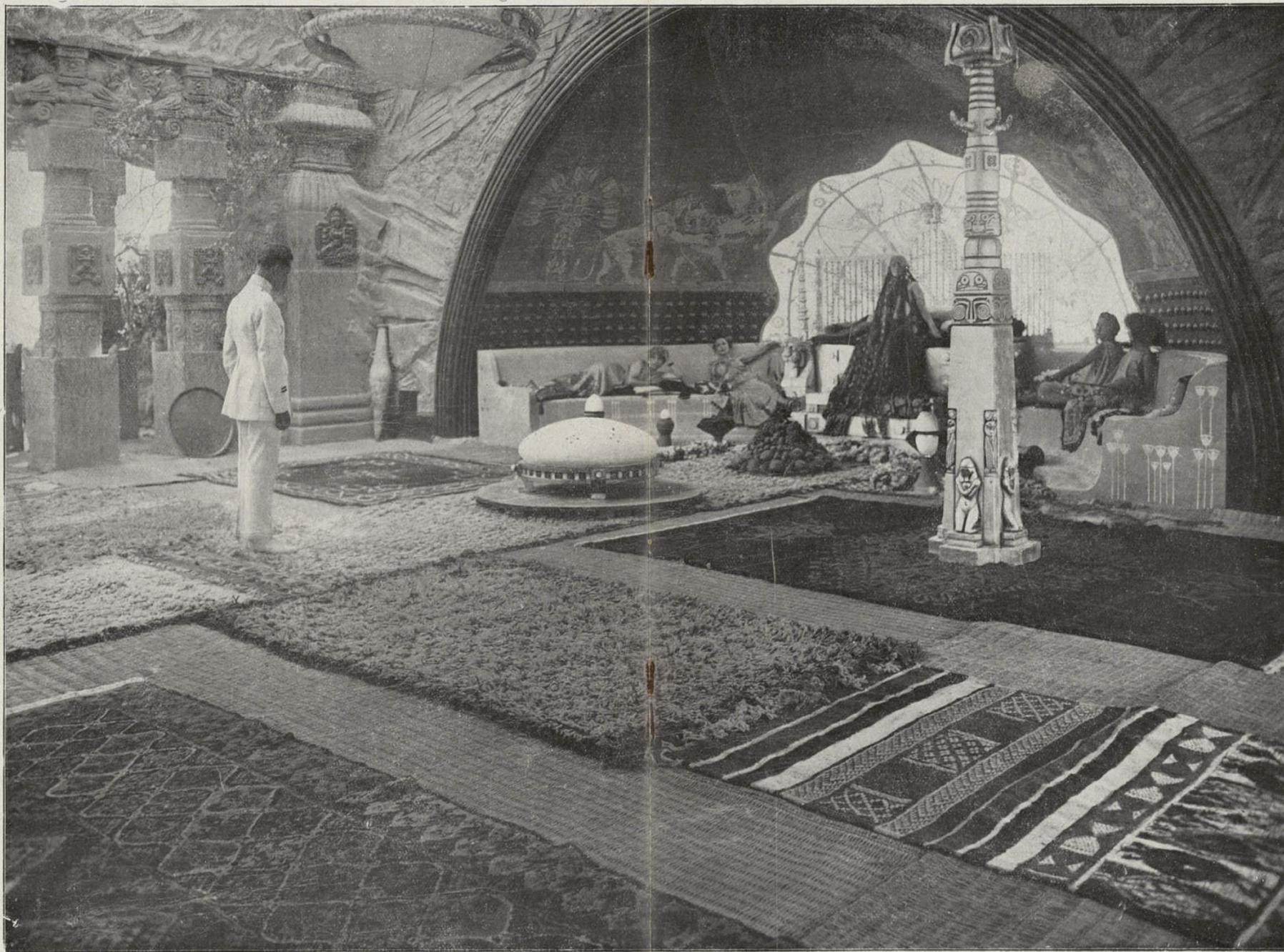
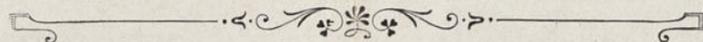
On se souvient de l'émotion que produisit la présentation, au Gaumont-Palace, le 4 juin 1921, de l'adaptation cinématographique du roman de Pierre Benoît. Jacques Feyder ne s'était encore imposé par aucune œuvre définitive, mais on savait quels soins éclairés et diligents il avait apporté à l'exécution de cette fulgurante vision du désert mystérieux.

Ce fut une révélation, révélation sinon d'une technique nouvelle, du moins d'un esprit nouveau. Jamais encore le paysage n'avait été traité avec une telle ampleur, un tel souci de vérité et de lyrisme. Les intérieurs s'apparentaient aux plus belles inspirations de nos maîtres décorateurs et l'antre délicieux, étrange, violemment fantaisiste de la reine du Hoggart, apparut à nos yeux éblouis comme la lecture du roman aurait pu nous l'évoquer à nous-mêmes.

Il y avait encore le drame, puissant, troublant, véritable cauchemar de fièvre et hallucination de cerveau malade. La



## L'ATLANTIDE



mort du capitaine Morhange si extraordinairement réalisée nous fit palpiter d'angoisse. Peut-être n'avait-on jamais vibré avec autant d'émotion à un tableau cinématographique! Jamais tableau cinématographique n'avait comporté une telle force d'illusion!

Il y avait aussi l'interprétation. Napierkowska, que d'aucuns se refusaient à voir dans *Antinéa* fut la lointaine et perfide sirène que l'on sait. Peut-être sa cruauté figurée se dissimula-t-elle trop sous la charmante et tendre fantaisie de son vrai tempérament, mais le contraste n'en parut que plus savoureux.

A côté de Napierkowska on admira Mlle Marie-Louise Iribe dans le rôle tout de douceur de la petite esclave Tanit Zerga, puis le clan masculin, impressionnant de farouche vérité avec Jean Angelo, un capitaine Morhange de grand style, et G. Melchior, un Saint-Avit vibrant et tragique.

Nous avons rappelé au début de ce numéro consacré à la production française, dans quelles conditions M. Louis Aubert avait fait confiance à l'œuvre de Jacques Feyder, et ce faisant quel service il avait rendu à la cause du film français.

Ce simple regard jeté en arrière remémore des événements que l'on aurait tort, au moment où une vague de scepticisme nous menace à nouveau, de bannir indifféremment de notre souvenir.



## LES HOMMES NOUVEAUX

Le Maroc est à la mode au cinéma. Une des plus larges et des plus sensibles interprétations cinématographiques du paysage marocain est, sans contredit, le beau film que M. E. Violet vient de tirer des *Hommes Nouveaux* de Claude Farrère. On sait avec quel succès l'œuvre filmée a été accueillie aussi bien dans les établissements

élégants des boulevards que dans les grands cinémas des quartiers populaires. Nouveau et concluant démenti aux esprits chagrins qui prétendent que le cinéma tue la littérature comme il tue le théâtre. Le cinéma ne tue rien ni personne. En l'occurrence il est, au contraire, un auxiliaire puissant de la littérature aussi



bien que du théâtre, car il initie aux œuvres et donne le goût des choses de l'intelligence.

*Les Hommes Nouveaux* nous avaient révélé le Maroc des trafiquants et des brasseurs d'affaires. Bourron est le vrai type des modernes conquistadors d'industrie pour qui rien n'existe que l'argent et les multiples satisfactions de bien-être, d'orgueil tyrannique et de jouissance brutale qu'il procure. Mais il y a la contrepartie douloureuse. Le parvenu, l'autocrate égoïste et vaniteux qui avait voulu se mettre au-dessus de la commune humanité est, tôt ou tard, contraint à se soumettre aux lois ordinaires de la raison et du cœur. Et il tombera d'autant plus bas dans l'abîme de la douleur qu'il s'est élevé plus haut dans l'échelle des valeurs sociales et des dominations.

Tel est bien le sens profond du roman de Claude Farrère, sens foncièrement moral que l'adaptation cinématographique a respecté et même accentué. *L'Homme qui assassina* du même écrivain, qu'une maison américaine avait adapté à l'écran, souleva de vives critiques par sa trop libre interprétation. Il est de fait qu'on reconnaissait mal, sous l'américanisme exagéré des situations et des interprètes, l'œuvre française.

On ne pourra reprocher à M. Violet d'avoir trahi la pensée de l'auteur en l'habillant de trop fantaisistes vêtements. Située dans son vrai cadre et aux lieux mêmes que dépeignit Farrère, l'action transposée à l'écran garde son caractère et sa véritable portée moralisatrice. Et il n'est pas jusqu'au texte indispensable qui n'ait gardé, autant qu'il était possible, la vigoureuse simplicité et la pureté classique du style de Claude Farrère.

Ce qui séduit le plus dans *Les Hommes Nouveaux*, c'est le Maroc. Il est dans l'œuvre littéraire l'immense domaine inconnu, prolongement de la vieille terre de France, vers lequel s'exaltent les énergies féroces et qui devient, sous la domination de l'argent, un champ d'expériences de la plus cruelle âpreté. L'atmosphère réelle donne à la transposition cinématographique une intensité extraordinaire.

Le cinéma affirme là la supériorité de la nature sur la description litté-

cinéma

cinéma

raire. Sous nos yeux, à la suite du dominateur et insolent Bourron, nous pénétrons dans le mystérieux empire du maghzen que pénètre d'ailleurs chaque jour davantage notre civilisation. Le Maroc des ports et des villes, celui des jardins d'ombre et du désert de feu surgit dans son émouvante et décorative intégrité et c'est un véritable voyage, délicieux et utile que nous entreprenons.

Il faut féliciter le metteur en scène d'avoir su choisir avec tant d'ingéniosité et de goût les sites, paysages ou monuments. Cela donne au film un caractère d'art infiniment précieux.

Mais ce sont surtout les intérieurs qui, dans *Les Hommes Nouveaux*, retiennent notre attention. Très habilement reconstitués selon les plus sûres traditions mauresques, les décors du film sont de véritables chefs-d'œuvre de science décorative dont nous devons louer sans réserve M. Violet. Les meubles, les tentures, les tapis, sans parler de l'architecture des pièces, exhalent un parfum de la plus pure authenticité. Et toujours M. Violet évite de tomber dans le bric-à-brac des reconstitutions hâtives ou maladroitement. Il y a là un effort de synthétisation et de stylisation qui est très louable et qu'on ne saurait trop apprécier.

MM. Violet et Donatien, producteurs du film, ont réuni une interprétation remarquable. M. Donatien qui est, on le sait, aussi parfait artiste dramatique qu'ingénieur décorateur, s'est chargé lui-même du rôle de Bourron. Rôle écrasant dont M. Donatien a rendu toute la farouche brutalité. Dans plusieurs grandes scènes l'artiste s'est élevé au plus haut tragique de la violence et du morne désespoir. Ses accès de rage contre sa femme dont il apprend la trahison ancienne et contre sa fille qui veut épouser le jeune homme pauvre parce qu'elle aime, sont extériorisés avec une puissance qui donne au drame toute sa plénitude et parfois même semble le dominer.

Bourron, c'est le plus beau rôle de Donatien acteur. C'est aussi son rôle le plus réussi.

M. Georges Melchior, le Saint-Avit de *L'Atlantide*, a campé un capitaine de Chassagnes singulièrement véridique. Nous ne sommes plus au temps où un acteur était nécessairement ridicule sous un uniforme d'officier.

M. Georges Melchior a une fière et mâle autorité dans un rôle tout de droiture et de noblesse.

Les deux rôles féminins sont supérieurement tenus, celui de Mme Bourron par Mlle Ferrare, digne dans l'amour et dans la douleur, et si belle dans le pathétique du drame accablant; celui de Laure Bourron par Mlle Lucienne Legrand, délicieuse de grave et tendre ingénuité.

Ces quelques notes sur *Les Hommes Nouveaux* seraient incomplètes si nous ne mentionnions l'excellence de la photo toujours lumineuse, précise et artiste sans affectation. Les

intérieurs ne sont pas moins bien traités que les paysages. Et c'est un mérite qui donne un prix nouveau à cette belle production française.

Au début de cette année 1923, *Les Hommes Nouveaux* s'imposent comme un des films qui peuvent le mieux soutenir la comparaison avec la meilleure production étrangère. Et il faut espérer que le succès qui accueillit le film chez nous sera confirmé — une fois n'est pas coutume — par l'Angleterre et l'Amérique où l'œuvre de Claude Farrère, excellentement traduite, compte de nombreux admirateurs.



# VANINA

Ce film angoissant de l'Ultra-Film passe en exclusivité au « Ciné Opéra »

Nous avons déjà signalé à nos lecteurs cet émouvant et original drame d'amour qui se rattache à l'authentique histoire d'une conspiration italienne, au temps des républiques rivales. Le film nous avait paru d'une puissance tragique et lyrique singulière avec un mouvement irrésistible qui entraînait l'action vers son dénouement à la manière d'un torrent impétueux.

Nous avons revu *Vanina* toujours sous l'égide de la marque Ultra-Film, au Ciné Opéra où il passe actuellement en exclusivité. Et notre impression première s'est confirmée. Dramatiquement, cette œuvre filmée est conçue et bâtie tout en logique et en force. Quelques heures seulement séparent les prémisses de la conclusion et, le sujet étant posé, l'action se déroule avec une rigueur implacable jusqu'au dénouement qui éclate alors comme un brusque arrêt de la fatalité. Les grands drames antiques, *Edipe Roi*, *Antigone*, où le « fatum » jouait toujours le rôle essentiel, où encore certains drames de Shakespeare ont, seuls, cette continuité dans le développement du malheur humain.

Le sujet mérite d'être rappelé. Le voici réduit à ses lignes essentielles :

Une insurrection éclate dans la ville dont le gouverneur, paralytique cruel et tyrannique, a soulevé la haine générale. Le palais est envahi à l'improviste, au moment d'une soirée dansante. Le jeune chef des insurgés, dans le désarroi de la panique que ses partisans provoquent, se rencontre avec Vanina, la fille du gouverneur. Il ne la tuera pas, car elle est belle. Et dans la seconde où il hésite, un sentiment tendre naît au fond de son cœur. Un long baiser scelle l'accord secret.

Mais le mouvement insurrectionnel est étouffé; les envahisseurs ont été refoulés par la garde du palais. On amène un prisonnier de marque au gouverneur. C'est le jeune chef

auquel Vanina a livré son cœur. Il va être châtié et la mort seule peut punir sa trahison, mais Vanina s'interpose. Le jeune homme n'est pas un insurgé. C'est son fiancé. Elle réclame sa liberté.

Le gouverneur feint de se soumettre et d'accepter ce gendre imprévu. Il consent même à faire célébrer le mariage sur l'heure. Une condition cependant s'impose : le chef livrera les plans de la conjuration.

Un violent combat va se livrer dans l'âme du jeune homme. Son premier mouvement est de rejeter avec colère le marché infâme. Un regard implorant de Vanina l'oblige à rentrer en soi, à mesurer l'infini accablement de leur double perte quand l'amour radieux s'offre à leur jeunesse. Par amour, le chef consent à trahir les siens. Mais le gouverneur n'a pas de parole quand il s'agit de châtier ses ennemis. Les plans livrés, le mariage célébré, sa terrible vengeance s'accomplit. Et, malgré les supplications de sa fille, presque devant ses yeux, il livre le rebelle au bourreau.

Tel est, dans son effroyable raccourci, le sujet de *Vanina*. Une courte nuit s'écoule entre le bal du palais et la mort du jeune chef. Entre ces deux événements extrêmes plusieurs actions superposées et solidaires se développent : l'attaque de la ville, l'idylle tragique entre Vanina et l'insurgé, le plan de vengeance du gouverneur. Il y a là, au cinéma, un élément nouveau ou, du moins, un moyen dramatique dont on n'avait jamais usé avec autant de rigueur et de force. Et l'angoisse naît dans l'esprit du spectateur de ces images accumulées de mort qui plane, de tendresse libératrice, de tyrannie souveraine dont aucun pardon n'est à espérer. Le dernier mot reste à la cruauté, au châtiement impitoyable.

Il y a la même continuité et la même unité dans le décor que dans l'action. Quelques salles du palais,

les souterrains de la prison. Voilà pour les « intérieurs ». Quelques rapides « passages » de rues, la grande place du palais. Voilà pour les « extérieurs ».

Ici et là nul truquage. Le décor est réduit à l'essentiel et ne sert qu'à encadrer les trois figures-types de ce terrible drame d'amour et de sang. On remarque à ce point de vue une stylisation très poussée du décor intérieur et du décor extérieur, tout à fait conforme à l'allure symbolique des personnages.

Esthétiquement, il n'y a, dans *Vanina*, aucune recherche vaine de beauté factice et superficielle. Le grand art ne s'embarrasse pas d'artifice et la vie dispense de subtilité. Il faut donc, à notre avis, chercher la beauté de *Vanina* dans la force et la logique du sujet, dans le développement progressif de l'émotion, dans la parfaite cohésion des interprètes incorporés au drame et au décor. L'attention ne se détache pas une seconde de ces éléments prédominants et les amateurs de « distraction », ceux qui recherchent surtout l'amusement au cinéma, seront déçus à *Vanina*, s'ils ne sont pas prévenus.

Nous dirons quelques mots des interprètes, des trois interprètes qui supportent tout le poids de cette action rapide et écrasante.

La grande artiste danoise, Asta Nielsen, joue le rôle de Vanina avec une double force lyrique et dramatique qui l'apparente aux plus grandes tragédiennes. Nous goûtons en elle ces silences et ces immobilités auxquels l'art scandinave nous a habitué mais qui revêtent ici une expression d'intériorité particulière.

Toute l'interprétation, d'ailleurs, est d'une homogénéité parfaite. Il faut faire une place à part à l'artiste qui joue le rôle du gouverneur et qui a composé, de cette terrible figure, un type inoubliable, monstre de volonté et de cruauté, symbole de froid égoïsme.

## Notre Concours de Photogénie



N° 5. — M. HENRY GAUTHRON



N° 6. — M. MAURICE MARLY



N° 5. — Mlle PAULE FRANCE



N° 6. — Mlle SUZY RENARD

## L'INSAISSABLE HOLLWARD



Les mauvais films d'aventures ont déconsidéré ce genre, qui est peut-être la formule la plus attachante et la plus rationnelle de l'art cinématographique. Il est vrai qu'il suffit d'un bon film pour le réhabiliter.

Nous avons eu l'autre jour à l'Artistic, l'agréable surprise d'un film délicieux qui, pendant plus d'une heure, nous a tenu en haleine. Je veux parler de *L'Insaissable Hollward*, présenté par Rosenvaig Univers-Location, et où le fameux acrobate italien Lucien Albertini réalise de stupéfiantes prouesses.

Aimez-vous l'acrobatie ? Ce film en est saturé et les « clous » y abondent. Mais il y a « clous » et « clous ». Jusqu'à présent, à part trois ou quatre films, les acrobates cinématographiques se bornaient à des redites fastidieuses ramenant les mêmes tours et les mêmes effets. La première fois, cela nous avait amusé, puis ce fut l'ennui du déjà vu précédant l'exaspération de l'archi-connu.

*L'Insaissable Hollward* nous apparut avec la fraîcheur de la nouveauté, et c'est une impression qu'on n'a plus tous les jours au cinéma !

D'abord le sujet. Car voici un film d'aventures qui comporte un sujet ! C'est déjà belle merveille ! Je ne vous le conterai pas en détail. Sachez cependant qu'un « truster » de journaux, Swanson, est sur le point de se fiancer avec Miss Liliane Lind, fille d'un grand industriel. La cérémonie des fiançailles doit avoir lieu dans la ville proche de Johannesburg, et Swanson se prépare à prendre le train... Mais on annonce le retour sensationnel d'un explorateur Hollward qu'on croyait mort depuis deux ans. Or, ce Hollward prétend, lui aussi, à la main de Liliane, dont il fut effectivement aimé et qui ignore encore son retour. Hollward défie Swanson d'arriver avant lui à Johannesburg... Et voici la série des aventures qui commence.

Swanson avait chargé — avant le

défi — un reporter, journaliste d'occasion et homme à tout faire, d'interviewer l'explorateur. Ce collaborateur peu scrupuleux devient par la suite le complice de Swanson dans sa poursuite burlesque à la fiancée.

Naturellement, Hollward arrive bon premier à Johannesburg. (A l'aide d'une puissante auto il a dépassé le train). Il se présente tout à fait inopinément à Liliane qui l'accueille à bras ouverts. La réception du papa est beaucoup plus fraîche, car le roi des journaux possède sur le compte de l'industriel un dossier fort compromettant qu'il publiera si ce dernier ne lui accorde la main de sa fille.

On comprend que le sympathique Hollward triomphera de tous les obstacles accumulés sur sa route. Swanson ira en prison pour imprudence criminelle et lui Hollward épousera la charmante Liliane. Mais avant cette heureuse conclusion que d'avatars, que de chutes, que de rétablissements dangereux, que de pirouettes imprévues et folles !

Lucien Albertini, le plus doué d'une nombreuse famille d'acrobates, est allé, dans ce film, à l'extrême limite des possibilités humaines. Ses sauts dans le vide, dont chacun aurait pu être mortel, laissent loin derrière eux les fameux bonds de Douglas Fairbanks. Cet homme ignore le vertige et on est pris d'effroi à le voir s'élaner d'une maison haute, d'un tablier d'écluse relevé, d'une benne de grue à vapeur.

Aucun de ses sauts dans l'espace n'est banal et certains tiennent du prodige. Toute la série de bonds qu'il exécute d'une maison à une autre et d'étage en étage jusqu'au sol a soulevé les applaudissements du public. Mais le « clou des clous » de *L'Insaissable Hollward* est ce que je pourrais appeler « la scène du mât ». Car il s'agit là, vraiment, d'une scène où le talent de l'interprète se joint à la merveilleuse aptitude de l'acrobate.

Imaginez Albertini accroché à l'extrémité d'un mât de sept à huit mètres surmontant une maison. Hollward poursuivi par ses adversaires n'a eu d'autres ressources que de grimper à cette immense hampe d'oriflamme. Mais bientôt sous son poids la hampe se brise. Et Hollward est précipité dans le jardin de la maison voisine, qui est précisément la demeure de sa fiancée. La scène est admirablement réglée et se prolonge durant plusieurs minutes angoissantes. A mesure que la cassure du bois s'accroît, notre émoi grandit, et quand la chute se produit c'est le frisson...

Nous ne sommes pas d'ailleurs les seuls à nous émouvoir d'un pareil exploit. Le courageux Albertini manqua le payer de sa vie. Cette chute, excessivement violente, le laissa inerte sur le gravier du jardin. Pendant six heures il fut dans le coma et deux mois il resta à l'hôpital. Ce n'est qu'après sa guérison que l'on reprit le film à l'endroit exact où... il l'avait abandonné.

Lucien Albertini n'est pas seulement un téméraire acrobate. C'est encore un artiste dans toute l'acception du mot. Il est fin et élégant. Et ses tours les plus casse-cou sont réalisés avec le sourire. Quelques jolies subtilités les agrémentent. C'est le paradis qu'Albertini-Hollward jette sans cesse devant lui, ou plus exactement dessous lui, au cours d'une poursuite vertigineuse. C'est encore le bouquet qu'il ne lâche pas dans toute la série de bonds extraordinaires qui se terminent par la chute du mât. Seulement à la fin le bouquet est réduit aux tiges !

Est-il besoin d'ajouter que *L'Insaissable Hollward* a plu beaucoup ? Pensez donc ! Un film d'aventures qui a un sujet, qui est farci de tours nouveaux et prodigieux, qui est joué enfin par l'as des acrobates ! Le public serait difficile s'il ne s'y amusait pas... Et vive le film d'aventures !

EDMOND EPARDAUD.



Le dernier festin de Don Juan

Il est donné à tous, aujourd'hui, d'applaudir en secret une des plus belles œuvres du Cinéma Français. Rarement avons-nous si vivement ressenti, le poids douloureux de ce silence obligatoire, protocolaire, qui suit la représentation en public de nos films. Pourtant Marcel L'Herbier, avec *Don Juan et Faust* venait d'atteindre un sommet.

Qu'il nous soit permis, d'attirer l'attention de nos lecteurs sur l'intérêt et l'excellence du sujet. Trop de films, étrangers ou français, même des meilleurs, se sont chargés d'exalter la stupidité du scénario. « Ce n'est jamais que du cinéma » pensait le public complaisant. Et celui-ci conservait à juste titre une préférence muette, polie, pour les soirées de théâtre ou de bonne lecture. Un équilibre néfaste régnait dans son esprit : Don Juan, va le détruire.

Du souvenir éclairé des vieux textes, Marcel L'Herbier a sorti de la vie. D'images légendaires, il a fait jaillir de la passion frémissante. C'est là, croyons-nous, son plus noble effort intellectuel. Que des person-

nages tels que Don Juan et le Docteur Faust puissent agir sous nos yeux avec une logique sentimentale aussi frappante que celle de nos héros modernes les plus insignifiants, n'est-ce pas un remarquable et probant résultat ? Il était permis de craindre que l'Ecran ne fut pas assez large pour eux, mais ils l'ont agrandi d'eux-mêmes, sous la poussée géniale de l'auteur, ils l'ont mis à leurs dimensions, qui sont celles de l'art et de la pensée.

Une impression d'unité solide se dégage de ce chef-d'œuvre qu'on ne pourrait tronquer et qu'il faut voir en commençant par le début. Il faut s'être attardé, pendant une lente et délicieuse première époque, à contempler l'adolescence de Don Juan, sa grâce juvénile, sa maladresse déjà passionnée, avant d'attaquer la seconde, rapide et tourmentée. L'apparition du masque de Jaque Catelain, après que les ans ont passé, est un accord de douleur, pareil à ceux par lesquels éclatent les allegros symphoniques. Jamais deux rythmes visuels n'ont été plus admirablement

opposés, l'un dans sa grâce délicate, l'autre dans sa vigueur désespérée.

*Don Juan et Faust* est riche d'enseignements philosophiques. Ce n'est pas seulement l'œuvre d'un artiste, c'est aussi et surtout celle d'un penseur. Une minute d'amour, un regard d'enfant pur, un parfum, un sourire ont suffi à déterminer une existence entière. Rien n'est plus profond ni plus vrai. La vie est l'œuvre d'un instant. Rien n'est si cet instant n'a pas fécondé l'âme. Dans le cœur vierge de Don Juan l'amour avait tout envahi. Frappé par la première douleur, tout cet amour, détourné de son but véritable, devient un fleuve de désir, un torrent de débauche. Entraîné par ce flot sorti de lui-même, Don Juan ne s'appartient plus et, à l'heure suprême où l'image véritable de l'aimée lui apparaît, il ne peut plus la reconnaître. Ce n'est que régénéré, purifié à nouveau par le remords et l'abnégation qu'il se retrouvera et la reconnaîtra. Logique, implacable, cruelle et puissante, cette pensée profonde n'est plus une simple esthétique : c'est de la bonne psychologie.

JEAN TEDESCO.

DON  
JUAN  
et  
FAUST  
de  
Marcel  
L'Herbier

## LE SIXIÈME COMMANDEMENT

(Sodome et Gomorrhe)



Les films à grand spectacle deviennent fort rares. Depuis *Intolérance* d'illustre mémoire, le genre chômaît. Du moins les quelques spécimens qu'on nous offrit après l'œuvre de Griffith semblèrent bien timides et bien pâles. Est-ce pour cela que la présentation tant attendue du film des Etablissements Bancarel, l'autre

et que vient fracasser le coup de grisou meurtrier. Frontispice dramatique d'une action moderne dont les animateurs nous proposent parallèlement de très ingénieux précédents pris à l'histoire des plus anciennes civilisations bibliques.

Voici le sujet ramassé en quelques lignes. Un surhomme de la finance

fil du banquier, conduit par son précepteur, jeune prêtre dont l'austérité est tout de suite choquée par ce déploiement éhonté de luxe. Mais Marcyia dédaigne déjà son fiancé et elle essaie de prendre dans ses rets charmeurs l'innocent et facile Stany.

Le sculpteur Hels vient reprocher à Marcyia son inconstance et il se



Mlle LUCIE DORAINE dans le rôle de Marcyia



M. VARKONY dans le rôle du précepteur

jour, à Gaumont-Palace, nous parut un événement sensationnel ? C'était le film à grand spectacle qui renaisait, plus brillant, plus somptueux, plus énorme que jamais.

Quelle œuvre en effet, sans excepter *Intolérance* dont certains décors sentaient encore trop le carton pâte, quelle œuvre pourrait soutenir la comparaison, au double point de vue de la mise en scène et de la construction, avec *Le Sixième Commandement* ou *Sodome et Gomorrhe* ?

Le début est surprenant avec sa vaste étendue de terre en géhenne

Habner a décidé d'épouser Marcyia Green, produit d'une époque de raffinement intellectuel et de perversion morale. Marcyia ne songe en acceptant ce parti qu'à la fortune d'Habner. Et elle désespère le jeune sculpteur Hels qui n'avait à son actif que son pauvre amour.

La fête des fiançailles réunit au somptueux palais du financier la plus riche assistance. Le luxe triomphe partout jusque dans les jardins parés comme pour une féerie de Shéhérazade.

Survient à l'improviste Stany, le

blesse grièvement d'un coup de poignard sous ses yeux indifférents. Puis lasse, elle se dirige vers un pavillon chinois isolé. Elle s'étend sur un sofa et s'endort...

Habner inquiet de ne pas voir parmi les invités sa jeune fiancée se met à sa recherche. Il entre dans le pavillon et aperçoit son fils aux genoux de Marcyia. Une lutte terrible s'engage entre les deux hommes. Marcyia met alors un couteau dans la main de Stany et celui-ci, inconscient du crime effroyable qu'il va accomplir sous l'empire d'une aveu-

gle jalousie, frappe... Il est arrêté, Marcyia convaincue de complicité passe en jugement et est condamnée à mort.

Dans sa prison Marcyia reçoit la visite du jeune prêtre qui lui reproche son infâme conduite et l'exhorte au repentir. Il lui rappelle alors le châtiement qui fut imposé dans les temps bibliques à Sodome et Gomorrhe, les deux villes abhorrées. Et c'est toute l'histoire de cet épisode fameux qui se déroule à nos yeux, les saturnales bientôt suivies de la pluie de feu qui déchaîne sur les villes impures des torrents destructeurs et régénérateurs...

Le prêtre a fini de parler. Les bourgeois entrent et entraînent Marcyia vers l'échafaud. Marcyia pousse un grand cri... et se réveille sur son sofa du pavillon chinois.

Mais des pas s'approchent. Le père et le fils se rencontrent à la porte du

pavillon... Pris de soupçon Habner se précipite pour frapper Stany, mais le prêtre surgit et s'interpose entre les deux hommes. Il entraîne le jeune homme loin des tentations mauvaises. Mais Marcyia, frappée par son rêve, se sent régénérée et dans un généreux élan de tout son être elle court au chevet de Hels agonisant.

Tel est le sujet dont le symbolisme s'accompagne d'une intention morale très précise, puisque la grâce — comme on disait au temps de Port-Royal — finit par toucher l'âme de l'indifférente et perverse Marcyia.

Il fallait pour le mettre en œuvre des moyens extraordinaires. Toute la partie antique est traitée avec une magnificence qui stupéfie. Les perspectives de pierres avec l'échafaudage invraisemblable des étages qui semble escalader le ciel, les défilés de milliers d'hommes ont paru d'une splendeur inaccoutumée. Mais le point

culminant de cette mise en scène grandiose est sans contredit la destruction de Sodome et Gomorrhe. La pluie de feu, les explosions qui font la terre s'entr'ouvrir, la fuite éperdue de la foule à travers les monuments qui s'effondrent, ce vaste tableau est un chef-d'œuvre cinématographique supérieurement conçu et réalisé. Il fut longuement applaudi.

L'interprétation du *Sixième Commandement* est digne du film. Mlle Lucie Doraine qui devient d'emblée une étoile internationale a fait de Marcyia une figure d'un réalisme achevé. Les artistes qui interprètent Stany, Habner et le prêtre, conduisent l'action avec une intelligence et une science de l'écran très louables.

Les Etablissements Bancarel, concessionnaires de l'Union-Eclair, débutent par un coup de maître... *Le Sixième Commandement* est un grand film d'art.

## LES CINÉASTES



### ADOLPH ZUKOR et "PARAMOUNT"



La personnalité d'Adolph Zukor est sans doute la plus considérable du Cinéma. Le premier — et le seul encore à ce jour — il comprit complètement que le Cinéma est international et doit avoir une organisation internationale.

Quand il fonda la Famous Players Films Co en 1912, il n'y avait pas à proprement parler de *Cinéma Américain*. Tous les écrans de l'Union montraient des bandes courtes et simples signées Gaumont, Pathé, Eclair, Eclipse, etc. Le marché français alimentait le monde entier. On sait que tout cela a changé et que la dispersion des efforts, voir le manque d'efforts, firent passer le commerce des films français du premier rang à... disons : à l'avant dernier.

Les artisans du cinéma français, un peu honteux, des succès de New-York et de la Californie disent

volontiers : « Luttons contre les Américains... ». Ils ne semblent pas très au courant de ce qu'est le monde du cinéma en Amérique. Savent-ils seulement combien il y a d'américains dans la cinématographie américaine ? Peut-être pas trente pour cent. Mais on y rencontre des italiens, des espagnols, des anglais, des français, des allemands, des russes, des scandinaves. On ne demande à chacun de travailler intensément, d'apporter — si possible — quelque chose de nouveau, et de parler de langue locale. C'est tout. Nous voilà loin de ce nationalisme qu'on a intempestivement et dangereusement mêlé à notre labeur cinématographique et qui donne au moindre figurant l'air de faire de la politique.

Adolph Zukor n'est pas plus américain que les autres, et pourtant le voilà roi du film américain. Il vint d'Europe centrale à New-York vers la seizième année, pas autrement

que les adolescents de Marseille et d'Agen viennent conquérir Paris. Il possédait, je crois, une douzaine de dollars et ce bibelot discret qui s'appelle la volonté.

Il gagna sa vie comme commis de boutique chez un fourreur. Plus tard, il va s'installer à Chicago. Il travaille. Il invente. Il se marie entre temps.

Et puis, peu à peu, il entreprend. Il renouvelle les possibilités commerciales des distributeurs automatiques à un penny. Cela devient une grosse affaire, une série de grosses affaires qui s'affirment et se multiplient. Parmi cent autres, Adolph Zukor a l'idée de posséder un cinéma, il en posséda bientôt deux, puis trois, puis quatre, puis beaucoup d'autres, puis...

Puis il s'aperçut que la production des films allait tout compromettre. Le public se lassait de voir toujours les mêmes films et toujours la même

médiocre mise en scène. Comme les cinéastes d'alors ne comprenaient pas le danger et persistaient dans leur paresse, Zukor résolu de se servir lui-même, c'est-à-dire de rénover l'intérêt du cinéma par une chose commercialement neuve.

Il eut l'idée de porter à l'écran les grands succès de la scène et les grandes vedettes théâtrales. Cette idée semble banale, et on en a tellement abusé... Mais elle n'était pas ordinaire, dans un pays où — comme dans tous les pays — le cinéma était regardé comme une distraction assez basse, bonne à égayer la canaille et à enrichir sans grand effort les compagnies éditrices. Les films étaient interprétés par des cabotines ratées, par des figurants de deuxième ordre et quelquefois par de bons acteurs dénués d'argent qui jouaient sous un autre nom et faisaient l'impossible pour cacher leur personnalité sous un maquillage savant. Aussi quand il eut organisé sa société avec le concours de Daniel Frohmann et du metteur en scène Edwin S. Porter, Adolph Zukor se trouva comme s'il n'avait rien fait. Aucun comédien notoire ne consentait à tourner et tout le monde se moquait de lui.

Sans se laisser démonter par les sarcasmes des stars du théâtre américain, il s'adressa à la plus grande star du monde. Il décida Sarah Bernhardt à tourner un des premiers grands films : *La Reine Elisabeth*. L'exemple décida du succès et les stars cessèrent de rire. Elles tournèrent. Après James E. Hackett dans : *Le Prisonnier de Zenda*, ce furent d'illustres étoiles et des films glorieux, et l'on sait quel progrès d'activité, de travail, d'art, d'industrie, poussa de jour en jour ce bel effort au premier plan.

En 1916, la Famous Players Film Co d'Adolph Zukor fusionna avec la Jesse L. Lasky Feature Play Company qui faisait aussi du beau travail. Et bientôt, entrèrent dans la même raison sociale, des firmes comme : *Oliver Morosco*, *Pallas*, *Bosworth Inc.* et *Paramount Pictures Corp.* C'est le nom de cette dernière firme qui baptisa la nouvelle organisation, qui est maintenant à tous égards la première du monde.

Pour obtenir cette puissance quasi universelle, Adolph Zukor ne s'en est pas remis à la chance. Comme il

avait voulu, en fondant la Famous Players, les premiers artistes d'Amérique et d'Europe, il s'acharna à rechercher pour tous ses services, pour la direction de chaque zone comme pour le plus modeste des emplois ce qu'il y a de mieux. Il a cherché. Il a trouvé. Il a réuni des éléments exceptionnels, les a agencés en perfection et n'a jamais cessé, même ayant tout ce qu'il y a de mieux, de chercher encore mieux.

Cette énorme affaire de Paramount, qui croit financièrement chaque jour, qui veut artistiquement se renouveler et s'améliorer tout le temps, est admirablement assise maintenant aux États-Unis, à Londres et même dans ses principales succursales d'Europe.

Adolph Zukor préside son œuvre, en souriant. L. Lasky, vice-président, l'aide de son intelligence remarquable. La production artistique est dirigée par Cecil de Mille.

De Cecil de Mille, il n'est plus rien d'important à dire. Il travaille sans répit. Il réussit sans interruption. L'homme dont nous connaissons la valeur par *Forfaiture*, *Les Conquérants*, *Jeanne d'Arc*, il y a cinq ans, et dont nous venons de voir *Le paradis d'un fou* et *Le Cœur nous trompe* (Anatole's affaires), n'est pas un novateur. Il ne cherche pas au delà des moyens qu'il possède. Il tente du moins l'impossible pour élargir ces moyens et en obtenir le maximum d'éclat. Il semble difficile d'extérioriser plus minutieusement et plus brillamment un scénario que Cecil de Mille. Peut-être arrivera-t-il parfois à atténuer la vigueur d'un drame par son étonnante virtuosité à amuser les yeux du spectateur. C'est le seul petit danger qui menace le remarquable maître, et, le succès ayant toujours justifié la qualité et la direction de ses efforts, le temps n'est pas venu de s'inquiéter. L'abondance et le luxe de ses compositions battent, je crois, tous les records, et pareillement tout le rendement financier de toute sa production.

Les cinéastes qui entourent ce remarquable animateur et adaptent leurs talents à l'esprit de ses directions sont d'un prix exceptionnel. Nous voyons parmi eux William B. de Mille dont l'activité et la science

égalent parfois celles de son aîné; Maurice Tourneur, français, que j'ai présenté ailleurs; Georges Fitzmaurice, français, un des plus souples peintres en blanc et noir, comme l'ont prouvé les lumières émouvantes, chaudes, insinuantes de *Les Égarés*, *Le Loup de dentelles* (*On with the Dance*), et *Expérience* d'après la fameuse féerie moderne.

Je ne puis que vous citer encore Georges Loane Tucker (*Le Miracle*, *Le droit à la vie*); J. S. Robertson (*Le docteur Jekyll et M. Hyde*, *Le vieux Comédien*); Lambert Hillyer (*Le prix du Sang*, *L'Homme marqué*, *Sa Haine*); Georges Melford (*Le Cheik*); William D. Taylor (*Witching hour*); Donald Crisp (*La Terre qui chante*); R. W. Neil (*L'Idole du Nord*); Hugh Ford (*La Possession*); R. C. Vignola (*Enchantement*, *Le Serpent*, *La Naufragée*, *Le droit Chemin*); Frank Borsage (*Humoresque*, *Justice immanente*); Fred Niblo (*Suprême amour*); Walter Edwards (*Mère douloureuse*); Penrhyn Stanlaws (*Face à l'infini*, *Au pied de l'échafaud*); Robert Léonard (*Les incompréhensions*, *Liliane*); Albert Capellani (*Immolation*); Georges D. Baker (*Le Pirate*, *Le Rachat du passé*); Harlen Knoles (*Une aventurière*, *Flétrie*, *L'Honneur du nom*); Frank Hurson, Tom Forman, Sam Wood, Joseph Hanabery, James Cruze, Charles Maigne, etc., etc. Que j'en oublie!

Et joignez à cela les tentatives — hésitantes encore — de faire exécuter, sous le patronage des succursales étrangères, des films nouveaux exploités avec le répertoire de Paramount. Ainsi à Paris, Henri Roussell a tourné *Les Opprimés* et, Marcel L'Herbier, *Résurrection*.

Je crois que toutes les stars d'Amérique ont plus ou moins séjourné à Paramount. La mégalomanie budgétaire de ces vedettes a modifié la tactique des cinéastes maintenant. Plutôt que d'appointer à des taux excessifs des talents illustres, on tente désormais de créer de nouvelles étoiles ou, au besoin, de s'en passer, en portant le meilleur de l'effort cinématographique sur le luxe de la mise en scène ou l'originalité du scénario.

(A suivre.) LOUIS DELLUC.

Deux  
grandes Productions  
des  
Films Legrand

## CRAINQUEBILLE

Les Films Legrand qui se sont si courageusement et si intelligemment consacrés à la rénovation de la production française annoncent la sortie toute prochaine de deux œuvres dont le succès fut énorme au moment de leur présentation privée.

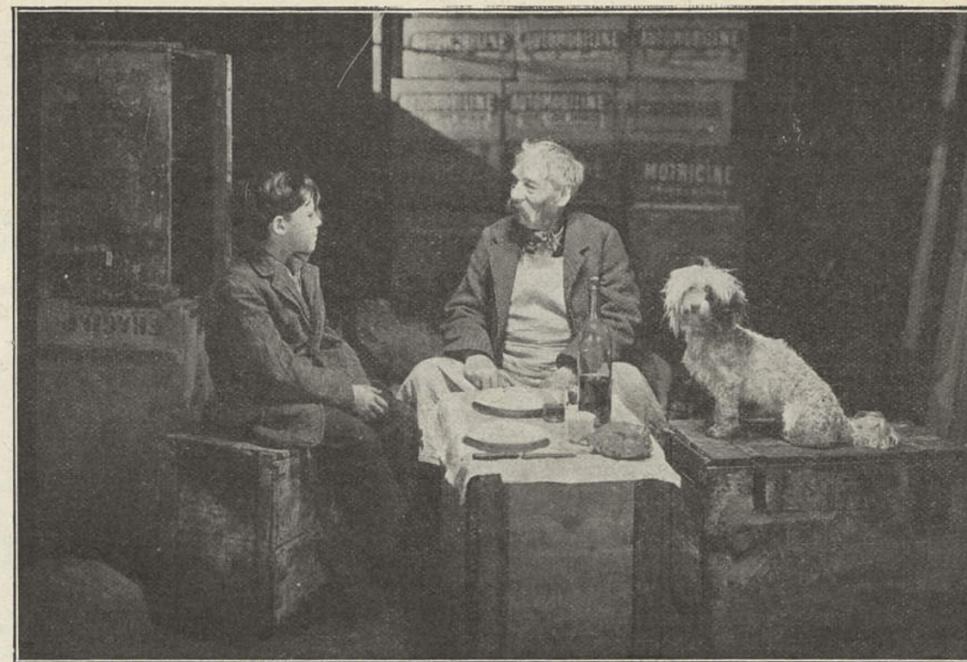
*Crainquebille* nous restitue l'histoire désabusée de ce pauvre marchand de quatre saisons que nous conta avec sa verve satirique légère Anatole France. Mise en scène par Jacques Feyder, le réalisateur de *L'Atlantide*, la nouvelle du célèbre

écrivain prend à l'écran un relief et une saveur extraordinaires.

Quelles images ingénieuses et jolies nous vaut par exemple la description des Halles Centrales, au

petit jour, quand tous les Crainquebille s'en vont, leurs voitures approvisionnées, vers les quartiers lointains! Et l'embarras de la circulation provoqué par l'innocent Crainquebille aux prises avec le terrible agent 64! Ces tableaux si essentiellement parisiens sont réalisés de main de maître.

La mise en scène a suggéré à Jacques Feyder des trouvailles du plus délicat humour et de la plus fine psychologie. Quand Crainquebille passe en correctionnelle pour ce fameux mot de « Mort aux vaches » qu'il n'a jamais prononcé les êtres et les choses de cette heure effroyable lui apparaissent à travers des déformations étranges. Le principal témoin à charge, l'agent 64 lui semble tout envahir de sa masse colossale et dominer l'appareil de la justice en entier. Au contraire le bon docteur Mathieu qui est venu déposer en sa faveur, quel minuscule homoncule il lui paraît.



Crainquebille est l'hôte de la Souris



Une scène émouvante de *La Maison dans la Forêt*.

Les types dans ce drame très parisien sont étonnants de vérité et de naturel. Mme Marguerite Carré et Mme Jeanne Cheirel campent deux silhouettes de pierreuse et de commerçante très réussies. M. Félix Oudart en agent 64, M. Numès en président Bourriche, M. Mosnier en docteur Mathieu, M. Worms en avocat Lemerle et le jeune Forest en la Souris sont excellemment à leur place. Mais le triomphe de ce *Crainquebille* cinématographique c'est Maurice de Féraudy. Il y a tout un monde dans une pareille interprétation, embrassant les Crainquebille présents, passés et à venir, donnant la quintessence même de ce type éternel.

*Crainquebille*, c'est un beau jour pour le film français.

### LA MAISON DANS LA FORÊT

C'est une autre atmosphère transposée dans la grande nature. Il y a là un sujet émouvant et pathétique, avec de l'air, de l'espace, de l'angoisse, du lyrisme. Je ne rappellerai pas le sujet de *La Maison dans la Forêt* qui eut à Madeleine Cinéma une brillante période d'exclusivité et que nous allons revoir sur tous les écrans.

M. Jean Legrand sur une donnée de mystère et de trouble a composé un poème dont l'imagination se vêt de pathétique. La réalisation est puissante, mouvementée, délicate et subtile, et toujours d'une habileté consommée.

La poursuite en mer, la nuit, avec les lueurs des projecteurs, est une des plus fortes pages de la cinématographie française.

Les intéressés sont d'une rare élégance et d'un goût où se retrouve tout l'effort de l'art décoratif français. Quant à l'interprétation de *La Maison dans la Forêt*, elle est d'une homogénéité parfaite avec MM. Jean Angelo et Gerald Ames, Mlles Christiane Lorrain, Constance Worth et Sylvia Gray.

Les Films Legrand, réalisateurs de *Crainquebille* et de *La Maison dans la Forêt* commencent bien l'année 1923. Tous les amis du film français leur sauront gré de cette double et si heureuse tentative.



## LES PRÉSENTATIONS DE LA QUINZAINE

AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE. — Le vaudeville de M. Pierre Veber, *Gonzague* connu jadis un vif succès à l'écran. Le voici rajeuni sous l'égide de M. Diamant-Berger et avec une interprétation très parisienne, trop parisienne. Maurice Chevalier est peut-être un grand fantaisiste, mais il n'est pas encore un acteur de cinéma. Mlle Pierrette Madd, qui est la grande vedette du jour, est charmante à son ordinaire... Vous souvenez-vous du premier *Gonzague*? Il était bien amusant!...

AUBERT. — Après une courte exclusivité au Ciné-Opéra, nous avons revu *l'Assomption d'Hannele Matern* en présentation privée. C'est un beau film d'art et une émouvante transcription de l'œuvre d'Hauptmann. Tout le rêve de la petite mourante est traité avec une grâce et une délicatesse techniques qui s'apparentent parfois à l'art suédois. La partie réaliste a du pathétique. Marguerite Schlegel est une jolie et touchante « princesse en haillons » dont les expressions mystiques ont le naturel qui convient.

ERKA. — Outre une réédition de la *Femme X...* où triomphe l'art mélodramatique de Pauline Frédérick, nous avons eu deux nouveautés, une savoureuse comédie *Une Histoire de brigands*, interprétée par Raymond Hatton. Nous y voyons un pleutre, héros malgré lui d'une aventure magnifique et qui s'exerce au métier de matamore. C'est délicieusement joué.

ETABLISSEMENTS BANCAREL. — Le film à grand spectacle, le *Sixième Commandement* présenté à Gaumont-Palace constitue un formidable effort de mise en scène et de technique. Etant donné son importance, nous lui consacrons d'autre part un compte-rendu spécial.

FOX-FILM. — Pearl White, après son incursion peu heureuse (*le Voleur* était cependant intéressant) dans le drame, revient au film d'aventures où elle est toujours inimitable. *Amour de Sauvage* est un film très agréable, pittoresque et parfois sensible. Pearl White y révèle une plastique que lui envieraient beaucoup de professionnelles du nu ou du demi-nu.

GAUMONT. — Un drame d'amour poignant et douloureusement humain, *Dolorès*, interprété par Norma Talmadge. Tous les rôles sont excellemment tenus. Quelle est la belle et noble artiste qui interprète la mère? Une Espagne de fantaisie adroitement truquée et stylisée sert de cadre à une action ingénieuse non dépourvue de psychologie.

HARRY. — Miss Mary Miles jouera-t-elle éternellement les petites filles bien sages? Il faut avouer qu'elle a toujours la jeunesse et le charme de l'ingénuité. *L'Enfant de la Tempête* est une histoire bien innocente et Mary Miles n'est pas encore arrivée à égaler Mary Pickford. La photo, comme dans tous les films « Realart Pictures », est éblouissante et il y a de curieux effets d'orage nocturne bien réglés.

MÉRIC. — Un bon film *Cœur de femme*, interprété par Pauline Frédérick qui est très pathétique dans un beau rôle de danseuse dévoyée que l'amour régénère. La mise en scène et la photo sont dignes d'éloges.

PATHÉ-CONSORTIUM. — Très brillant succès pour le *Costaud des Epinettes* qui affirme la maîtrise du metteur en scène Raymond Bernard et de l'interprète Henri Debain. L'essentiel de l'humour tragique prodigué par Tristan Bernard dans son œuvre prend à l'écran un relief singulier. Avec Debain, Germaine Fontanes, charmante et très « américaine », Vermoyal et Henri Collen constituent un quatuor hors ligne. Un film émouvant et public qui honore l'édition française.

PETIT. — Un nouveau Max Linder de la série américaine commencée par *Sept ans de malheur*, et *l'Étroit Mousquetaire: Soyez ma Femme* est digne des précédents par sa fantaisie neuve et imprévue et aussi par l'entrain joyeux de l'excellent « Max ». On a ri beaucoup, surtout à l'épisode des rats blancs et à celui de la chambre du calorifère.

PHOCÉA. — M. Barlatier s'est adjoint M. Mourru de Lacotte pour commettre *Ames Corses*. Qui nous dira la part de l'un et de l'autre? Il est curieux que la Corse, qui est un admirable pays, n'ait jamais inspiré les metteurs en scène. On nous tait les noms des interprètes. On a bien raison.

## NE MANQUEZ PAS DE NOUS RENVOYER CECI VOUS RECEVREZ NOTRE PRIME DE REMBOURSEMENT

Monsieur l'Administrateur,

Veuillez m'inscrire à votre service d'abonnements pour la durée de TROIS MOIS, SIX MOIS, NEUF MOIS, UN AN\*.

Ci-joint 6, 12, 18, 24 FRANCS\* en mandat ou en timbres pour le prix de cet abonnement.

Je désire, en prime de remboursement, recevoir la 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> série\* de photos artistiques annoncées ci-dessous :

### 1<sup>re</sup> Série

MAE MURRAY  
BETTY COMPSON  
EVE FRANCIS  
PAULINE PO

### 2<sup>e</sup> Série

RAQUEL MELLER  
EMMY LYNN  
BETTY BLYTHE  
VANNI MARCOUX

### 3<sup>e</sup> Série

PAULINE FREDERICK  
SIGNORET  
SUZANNE DESPRÈS  
ALMA TAYLOR

### 4<sup>e</sup> Série

IRÈNE CASTLE  
ANDRÉ NOX  
SÉVERIN-MARS  
CAROL DEMPSTER

\* Biffer les mentions inutiles.

SIGNATURE,

NOM :

ADRESSE COMPLÈTE :

retourner à M. l'Administrateur de CINÉA, PUBLICATIONS FRANÇOIS TEDESCO, 39, Boulevard Raspail, PARIS

VOIR AU DOS

Supplément au N° 85 de CINÉA.

Le Cadeau de CINÉA

**BON GRATUIT**

à retourner aux

Publications François Tedesco  
SERVICE DES PRIMES DE CINÉA  
38, Boulevard Raspail, PARIS  
accompagné de 0 fr. 50 en timbres pour frais de manutention et poste.

Veuillez m'envoyer le portrait de WILLIAM S. HART de votre collection artistique.

N

Adresse complète

SIGNATURE :

Ce BON est valable pendant un mois après la réception du Journal.

Joindre à ce bon 0,50 en timbres pour frais de poste et de manutention.

## Théâtre du Colisée

\*\*\* CINÉMA \*\*\*  
38, Av. des Champs-Élysées, 38  
Direction : P. MALLEVILLE Téléphone : ÉLYSÉES 29-46

Programme du 9 au 15 Février

**TOUT TOURNE AU CINÉMA**  
:: :: Comique :: ::

## JUSTICE

:: Drame de D. W. GRIFFITH ::  
avec **LILIAN GISH**  
GAUMONT - ACTUALITÉS

LES PETITS CHANTEURS DES BOIS  
:: :: Documentaire :: ::

## L'ÉTROIT MOUSQUETAIRE

Comédie gaie avec **MAX LINDER**

## Une Bonne Nouvelle

Nous sommes heureux d'annoncer à nos abonnés de Paris que nous leur enverrons, à partir de ce numéro, un service direct à domicile, de billets de faveur, pour le Théâtre du Colisée.

La Direction de cette belle salle de spectacle, dont les programmes sont toujours artistiques, a bien voulu joindre son effort au nôtre. Nous sommes persuadés que tous nos amis y seront sensibles.

Chaque abonné à *Cinéa* pourra donc aller au Cinéma dans les meilleures conditions, aux prix les plus avantageux.

Si vous n'êtes pas abonné, renvoyez-nous le présent bulletin pour un abonnement de trois mois, six mois ou un an.

**"CINÉA" vous offre le moyen gratuit de décorer les murs de votre pièce intime avec de beaux portraits d'artistes !**

Il vous suffit pour cela de souscrire à nos abonnements-primés de trois mois, six mois, neuf mois ou un an.

Pour un abonnement de **trois mois** :  
Vous recevrez **une** série de **quatre** portraits à votre choix.

Pour un abonnement de **six mois** :  
Vous en recevrez **deux**, soit **huit** portraits à votre choix.

Pour un abonnement de **neuf mois** :  
Vous en recevrez **trois**, soit **douze** portraits à votre choix.

Pour un abonnement d'**un an** :  
Vous recevrez notre **collection** complète.

**Dépêchez-vous de nous renvoyer notre bulletin d'abonnement-remboursable. Profitez dès aujourd'hui de ces primes exceptionnelles pour 1923. D'ici peu de temps, nous les aurons épuisées.**

### Nécrologie

C'est avec le plus vif regret que nous avons appris la mort de Mme Louis Aubert, née Germaine Garnier, décédée des suites d'une cruelle maladie.

Nous adressons à M. Louis Aubert, administrateur-délégué des Établissements Aubert, l'expression de nos sentiments de douloureuse sympathie.

### Quels sont les trois plus beaux films français ?

Notre Referendum

Nous publierons dans notre prochain numéro les premiers résultats de notre referendum sur les trois plus beaux films français édités et sortis en public l'année dernière.

### Manque de place.

Les résultats du concours « A qui sont ces yeux ? » paraîtront dans notre prochain numéro.

Nos lecteurs retrouveront dans le n° 86 la suite du roman de Louis Delluc, *Chagrine, demoiselle photogénique*.

### Ce numéro vous a-t-il plu ?

Montrez-le à vos amis et faites-nous de la propagande.



## Notre Grand Concours de Photogénie

### RÈGLEMENT

Toute personne des deux sexes pourra concourir, à la seule condition de souscrire à un abonnement de trois mois à *Cinéa*, si elle ne l'a déjà fait.

Chaque concurrent devra envoyer une ou plusieurs photographies à *Cinéa* (Service des Concours, 39, boulevard Raspail), accompagné de son nom, son adresse, et du bulletin d'abonnement ci-inclus dans le journal, s'il n'est pas abonné.

Ces photographies, après avoir été triées par notre direction artistique, seront publiées par *Cinéa*, et mises en concours dans le public.

**Les vingt-cinq premiers concurrents primés seront appelés à participer à l'interprétation du premier film de « Cinéa ».**

Les photographies des concurrents seront renvoyées après le concours.

Nos abonnés peuvent concourir sous un nom d'emprunt.

**Souscrivez, dès aujourd'hui,**  
à notre **abonnement-concours !**

### Avantages offerts aux abonnés

Rappelons que nous ne nous contentons pas d'offrir à nos premiers abonnés pour 1923 ces primes de remboursement. Nous leur offrons de plus les avantages suivants :

**Nos abonnés** reçoivent *Cinéa* à domicile, sous un solide rouleau de carton, ils le payent moins cher qu'au numéro.

**Nos abonnés** peuvent seuls participer à nos concours spéciaux, tels que notre grand concours de photogénie.

**Nos abonnés** peuvent seuls correspondre avec *Cinéa* et lui poser toutes les questions qui les intéressent ainsi que correspondre entre eux.

**Nos abonnés** peuvent être correspondants-rédacteurs de *Cinéa* et nous envoyer leurs appréciations sur les films qu'ils ont vu. Les meilleurs articles seront rémunérés.

**Nos abonnés** reçoivent tous nos numéros spéciaux, tels que celui-ci, consacré à la Production Française.

**PATHÉ-CONSORTIUM-CINÉMA**

*présentera au Public le 9 Février*

# **LE MAUVAIS GARÇON**

Réalisé par M. Henri DIAMANT-BERGER  
d'après une pièce de M. Jacques DEVAL

avec

l'inimitable fantaisiste

**MAURICE CHEVALIER**

MM. Pierre de GINGAND, JOFFRE, MARTINELLI,  
PRÉ fils, STACQUET, etc.

DE MAX, de la Comédie-Française

M<sup>me</sup> Marguerite MORENO, de la Comédie-Française  
Mmes Denise LEGEAY, GUÉREAU et

NINA MYRAL

*Le 16 Février*

# **LA ROUE**

Tragédie des temps modernes en 4 chapitres  
Scénario d'Abel GANCE, animé par l'Auteur

interprété par

**SÉVERIN-MARS**

MM, de GRAVONE, Pierre MAGNIER, TEROF, MAXUDIAN  
Mme Gil CLARY

et

Miss YVY CLOSE

(Film ABEL GANCE)

## **Le palmarès d'une Maison Française**

**Production 1921-1922**

LI-HANG LE CRUEL (Violet).  
LES MAINS FLÉTRIES (Violet).  
LE LYS ROUGE (Maurice de Marsan et Maudru).  
LA MONTÉE VERS L'ACROPOLE (Le Somptier).  
LES DEUX MOUSQUETAIRES ET DEMI (Cami).  
L'AUBERGE.  
LA MAISON DU PENDU.  
UNE HISTOIRE DE BRIGANDS (Donatien et Violet).  
L'ATLANTIDE (Jacques Feyder).  
LA FILLE DE LA CAMARGUE.  
LES PARIAS DE L'AMOUR.  
MALENCONTRE (Le Somptier).  
L'ACCUSATEUR (Violet).  
L'HOLOCAUSTE.  
L'ÉPINGLE ROUGE (Violet).  
LA CHAMBRE DU SOUVENIR.  
LE RÊVE D'ANDRÉ (Séchan).  
L'ASSOMMOIR (de Marsan et Maudru).  
LA RUSE (Violet).  
FUMÉE NOIRE.  
PHROSO (Mercanton).  
ROGER LA HONTE (Baroncelli).  
SERGE PANINE (de Marsan et Maudru).  
LES HOMMES NOUVEAUX (Violet).  
LA BÊTE TRAQUÉE (Le Somptier).  
LA DAME DE MONSOREAU (Le Somptier).

**Établissements L. AUBERT**

*124, Avenue de la République & PARIS*

*EN EXCLUSIVITÉ A PARIS  
A LA SALLE MARIVAUX  
A PARTIR DU 16 FÉVRIER*

*LE CHEF-D'ŒUVRE DE LA  
CINÉMATOGRAPHIE*

DOUGLAS  
FAIRBANKS

DANS

ROBIN  
DES BOIS